

LES RELATIONS INTELLECTUELLES
FRANCO-ALLEMANDES

1922
173

A l'article d'André Gide sur la *Reprise des relations intellectuelles avec l'Allemagne*, que nous avons publié ici même, c'est M. Paul Souday, qui, dans PARIS-MIDI du 4 novembre, a fait, le premier, écho. Des considérations fort intéressantes qu'il alléguait pour fortifier la thèse d'André Gide, nous nous permettons de détacher ce qui suit :

Proscrire un grand écrivain, un grand penseur, ou plus généralement, une grande littérature pour des raisons de nationalité, c'est vouloir s'appauvrir et s'anémier l'esprit. Se replier étroitement sur soi-même, fermer ses fenêtres aux souffles du dehors, vivre dans cette atmosphère de chambre de malade, c'est pour un peuple, si bien doué soit-il, se condamner à une décadence plus ou moins rapide, mais inévitable.

La France ne l'a jamais fait, pas même à l'âge classique et sous Louis XIV. Le nationalisme est une sottise moderne, née en Allemagne, et qui aurait bien dû y rester.

Et plus loin :

C'est un danger pour la civilisation française que la campagne contre Goethe, Kant, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche, Wagner, contre la langue, la philosophie et la musique allemandes, qui ont utilement contribué à la formation de beaucoup de nos artistes et de nos écrivains. Bien entendu, il ne faut jamais accepter naïvement et sans contrôle tous les produits d'importation. L'esprit critique garde ses droits. Mais la xénophobie intellectuelle est une variété de la manie du suicide.

Un peu plus tard, M. Fortunat Strowski s'étant prononcé dans la *RENAISSANCE* du 12 novembre contre tout commerce intellectuel avec les Allemands, M. Paul Souday est revenu courageusement à la charge dans *PARIS-MIDI* et a défendu de nouveau en termes excellents la cause du bon sens :

Même si l'Allemagne avait des accès de nationalisme intellectuel, plus excusables du reste chez les vaincus que chez les vainqueurs, nous devrions marquer le coup, mais ce ne serait pas une raison pour imiter cette sottise. C'est au surplus en l'imitant que nous ferions son jeu. Pour jouer une bonne partie de nationalisme, il faut être deux. Chaque nationalisme s'entraîne et s'excite au contact de l'autre. *Asinus asinum fricat*.

(On peut même dire : a besoin de l'autre pour s'exciter et lui est reconnaissant de toutes ses manifestations. Voir l'article de M. René Johannet sur Curtius et Klemperer dans la *Revue Universelle* du 1^{er} décembre.)

Ce qui gênera et déconcertera le plus les chauvins allemands, ce sera que nous restions bons européens et imperturbablement attachés à la haute culture universelle. Tant pis pour l'Allemagne si elle tient à s'en séparer !

*
* *

Nous ne croyons pas que ce soit sa tendance profonde ni que « la conversion vers l'Est » que, d'après Curtius, la jeunesse allemande est en train d'opérer, entraîne une désaffection définitive des valeurs occidentales, et notamment françaises.

Pendant il est un fait très important sur lequel Pierre

Mlle, toujours à propos de l'article d'André Gide, a fort justement attiré l'attention dans la DÉPÊCHE DE TOULOUSE du 17 novembre, et qu'on ne saurait négliger sans simplifier arbitrairement la question si complexe des rapports intellectuels franco-allemands. Le voici exposé par Pierre Mille lui-même :

C'est, comme le dit M. Curtius, en Russie et en Extrême-Orient, que l'Allemagne va chercher une influence fécondatrice... Mais je me persuade que ce phénomène a une cause plus profonde [que le dépit de la défaite et l'attirance pour le bolchévisme]. Et c'est que, dans son essence, l'Allemand est romantique, ne peut être que romantique, tandis que, malgré des œuvres magnifiques, le romantisme n'a jamais touché les Français que superficiellement, et que nous sommes déjà en pleine réaction contre lui. Il a donné chez nous tout ce qu'il pouvait donner, il s'est épuisé, et maintenant nous cherchons autre chose.

En peinture, en sculpture, à travers les divagations des jeunes écoles, nous recherchons « le style », et nous passons par une période d'intellectualisme qui se traduit par une tendance, pour l'instant excessive, à l'idéographie : l'artiste cherche à faire comprendre, au lieu de faire sentir. En littérature, même intellectualisme ; et la cérébralité remplace la sensualité. On n'en est encore qu'aux tâtonnements ; on commence seulement de créer le vocabulaire adéquat à ce nouveau genre d'expression littéraire, qui n'est pas classique, est beaucoup plus complexe que l'ancien cartésianisme des dix-septième et dix-huitième siècles, mais se rapproche pourtant davantage du classicisme que du romantisme. Il faut suivre attentivement les essais des nouveaux venus qui essuient les plâtres, comme jadis les Millevoye et les Chénédollé essuyèrent les plâtres pour les grands romantiques, et disparurent. Et l'on comprend qu'ils se réclament de Baudelaire qui, en ce sens, fut leur précurseur. Avant tout, et quel que soit leur talent parfois exceptionnel, leur principal mérite est de fabriquer l'outil indispensable à la génération future. Mais qu'est-ce que l'Allemagne peut faire de cet outil ? Il ne lui convient pas, et elle s'en rend compte.

Voilà, je pense, l'explication du fait évident que constate M. Curtius. Quelque effort que des esprits généreux et justes « fassent pour rétablir les ponts et les voies de communication » entre les peuples, nous sommes à un moment où chaque culture nationale se ramasse, pour ainsi dire, sur elle-même, se cherche et se concentre. La culture française se découvre psychologique et cérébrale. L'Allemagne sent qu'elle est métaphysique et intimement romantique. Elle regarde alors vers l'Extrême-Orient, vers l'Inde, qui avait déjà inspiré Schopenhauer. **Cela est naturel et inévitable. D'ailleurs, pour la paix future du monde,** e'le eût pu plus mal choisir : sauf au Japon, les civilisations, les philosophies, les littératures d'Extrême-Orient ne sont point nationalistes.

En tous cas, même si les deux cultures française et allemande devaient aller désormais en divergeant, il n'y aurait là qu'une raison de plus pour elles de se connaître et de s'étudier, s'il est vrai qu'on ne prend jamais conscience de soi que par réaction contre un antagoniste.

*